

**Discours prononcé par Mr. le Comte Turpin de Crissé, le jour de sa reception a
l'academie des sciences et belles lettres de Nancy à la séance publique du sept aoust 1755**

Messieurs

S'il est des circonstances qui puissent permettre à l'homme le plus moderé de s'enorgueillir d'un bienfait c'est sans doute celle ou je me trouve: une academie que l'Europe s'est accoutumée à regarder comme une société de sages rassemblés par un Roy Philosophe m'appelle dans son sein, dans le tems que n'osant même esperer voir mon nom parvenir jusqu'à vous, je me bornois a la seule satisfaction de jouir de vos travaux, je l'avouerai Messieurs, j'ay envié vos talens moins pour l'honneur qu'ils acquierent a celui qui les possede, que pour meriter, en devenant votre assosié, de jouir du spectacle eclatant qu'offre a l'univers un corps litteraire, dont un souverain partage les occupations et qui se fait une gloire d'etre regardé comme un de ses membres.

Stanislas pouvoit se contenter d'etre le protecteur de l'accademie, mais il dédaigne ce prejugué, qui en ne laissant aux Roys que la gloire de proteger les arts, sembloit leur interdire le plaisir de les connoitre; c'est une sorte de (rayé: genre de) protection qui le plus souvent humiliée encore plus celui sur qui elle tombe; qu'elle n'honore celui qui l'accorde; les talens ont moins a craindre les outrages de la barbarie que d'etre appuyés par un mecène sans gout: l'obstacle du moins les irrite et donne quelque fois du ressort au genie, au lieu que la preference qu'un tel mecên donne aux talens mediocres, introduit un gout faux et brillant, qui peu à peu se fait adopter par ceux même qui d'abord étoient le plus en garde contre la seduction.

Qu'il est glorieux pour vous, Messieurs, de voir le compagnon de Charles 12: entrer avec vous dans la carrière; qu'il triomphe pour les lettres de voir Stanislas ne pas dedaigner de vous y suivre, et le plus souvent de vous y devancer : Auguste fut l'appuy d'Horace et de Virgile, Stanislas est votre rival et vôtre ami, quelle leçon pour ceux que la naissance et la fortune elevent aux premiers rangs. Combien en est-il qui prenant l'apparence pour la realité, plus satisfaits des hommages qu'on rend à leurs dignités que des suffrages qu'ils pourroient obtenir eux mêmes, se contentent de proffiter des talens qu'ils abandonnent à leurs inferieurs? Auguste, Titus Trajan, Marc Aurèle (rayé: Antonin) et tant d'autres avoient prouvé par leur exemple, que les beaux arts loin d'etre incompatible avec les vertus morales, guerrières et politiques les mettoient au contraire dans leur jour et qu'ils en relevoient le merite; Stanislas après avoir démontré par une conduite toujours soutenüe aux yeux de l'univers, qu'on n'est grand Roy, grand citoÿen, grand guerrier, qu'autant que la science eclaire les talens necessaires à tous ces Etats, vient encore de consacrer ces verités par ses écrits, dans les fastes de la litterature^a ; verités qui avant nous n'avoient pas eu besoin d'etre prouvées, mais qu'il étoit reservé à nôtre siecle de combattre ~~par des doutes bizarres~~. Si la postérité voyoit un renaître ce paradoxe, elle n'a pour le détruire qu'à parcourir vôtre histoire, elle y verra qu'un sage couronné qui faisoit le bonheur de ses peuples, qui fut le plus ferme appui de la religion de ses peres, le fleau le plus terrible de ses ennemis, qui cultiva les lettres, à qui les beaux arts erigeoient des trophées, prit la plume et detruisit l'erreur qui commençoit à s'accrediter.

C'eut été assés pour un philosophe ~~tel que ceux que nous admirons~~ de persuader la verité par des preuves puisées dans son art même, Stanislas employe des arguments encore plus forts contre le sophisme, prevenant les leçons des philosophes il ne cache point à ses sujets^a que la source et son bonheur est dans le bonheur même dont il les fait jouir ; il va plus loin encore, ~~sa sensibilité aux faiblesses des hommes~~ luy fait trouver dans ~~les deffauts~~ ce qui

^a Discours sur ce problème si l'étude des beaux-arts et des sciences sont plus utiles que nuisibles.

^a Le vrai bonheur consiste à faire des heureux. dire du Roy de Pol.

semble~~nt~~ n'être en eux que pour empoisonner leur félicité, des sources nouvelles du bonheur^b ; ainsi l'espérance et le desir deviennent par l'usage qu'il nous apprend à en faire, des biens que nous luy devons, puisqu'il nous en fait connoître le prix. Quel souverain porta jamais aussi loi ses Lumières (mot rayé) et ses soins, heureux les peuples à qui leur maître dévoile l'art d'être heureux ! Préparé par le ciel pour le bonheur de la société^c, ses moindres sujets deviennent à sa voix des citoyens, et par les leçons de morale^d qu'il leur dispense, chacun de ces citoyens peut devenir un philosophe. Je ne parle point de ces prétendus philosophes plus connus sous le nom de sophiste, dont la singularité fait toute la sagesse, qui s'érigent en juges de tous les talens en les confondant ensemble.

Une des principales cause de la decadence des arts et du gout, c'est sans doute l'employ des talens ; un génie né pour être un grand poète et grand orateur et qui se jette dans les épines de la philosophie, ne trouve qu'une matière sterile que son imagination ne fécondera jamais qu'au préjudice de l'art qu'il dégrade et de la vérité qui se refuse à ses recherches ; un esprit né pour être philosophe, portera la sécheresse et la langueur dans les beaux arts, en voulant trop les assujettir à la précision géométrique, les systèmes prouvent autant combien l'imagination poétique est dangereuse dans la philosophie que la plupart des productions de l'esprit font voir combien l'esprit philosophique est nuisible à la poésie ; icy chaque talent est connu, chaque ordre de génie est à sa place. Histoire, littérature, morale, sciences abstraites, tout est du ressort de l'academie ; il n'est point de genre qu'elle n'ait tenté ; il n'en est point ou elle n'ait réussi.

La gloire des corps littéraires comme le bonheur des corps politiques résulte des opérations particulières et de l'accord unanime de chaque membre, souvent un citoyen pour vouloir être trop utile devient dangereux à la société, et l'homme de génie qui veut embrasser plusieurs genres risque de ne réussir dans aucun. On a dit depuis longtemps que les talens ainsi que les vertus se tenoient par la main, mais quoy qu'une vertu n'exclue point l'autre, il n'est donné qu'à quelques âmes que le ciel favorise d'en posséder plusieurs au même degré ; ainsi quoique les arts soient frères (?) c'est n'en aimer aucun que de vouloir exceller dans tous : il en est cependant qui par les secours qu'ils se pretent et par leur dépendance sont comme inseparables : qu'il me soient permis Messieurs, pour me borner à l'art à qui je dois le bonheur d'être admis parmi vous de le choisir pour exemple : l'art militaire dont la défense des citoyens est le premier principe suppose des connoissances qui lui sont nécessaires ; l'étude des sciences ne fait que préparer le militaire, sa réputation est fondée sur ses vertus, mais ce sont les beaux arts qui éternisent sa réputation. Ceux qui par un préjugé dangereux ont voulu interdire au guerrier l'étude des belles lettres, ne connoissoient sans doute que cette valeur seroit plus propre au conquérant ambitieux qu'au citoyen militaire. Le premier rapportant tout à luy même regarde l'univers comme son patrimoine et l'humanité comme une foiblesse, il croit que tout ce qui peut rendre son âme un peu compatissante doit l'amolir ; c'est ainsi que pensoit ce farouche vainqueur de l'Empire d'Orient qui de la même main dont il perça le sein d'Irene (?), embrasa la Bibliothèque des Constantin : plus grands, plus généreux, Scipion domptoit la fierté de Carthage et partageoit les travaux de Terence, Jules scavoit décrire les triomphes qu'il remportoit, Auguste pacifioit Rome, protegeoit Horace et faisoit des vers pour Virgile, parmi le grand nombre des Rera (?) que je pourrais citer, les plus vertueux et ceux à qui la postérité accorde les plus grands éloges ont cultivés les lettres et sans remonter à l'antiquité, deux des plus grands hommes de nôtre siècle dont les quantités ne doivent rien à la Couronne qu'ils illustrent, Stanislas et Frederic peuvent compter leurs jours par leurs bienfaits, par leurs triomphes et par leurs ouvrages. Je ne sçai pas qu'elle fatalité les

^b L'espérance est un bien dont on ne connoit pas assez le prix.

^c La voye libre des citoyens.

^d réflexions sur divers sujets de morale.

heros qui ont negligé les lettres ne sont pas moins connus par des crimes qui les deshonnorent, que par les exploits qui etablissent la reputation de leurs armes.

Je scais que la vertu est elle même sa recompense, un militaire qui combat pour la patrie, qui sacrifie son ambition au bonheur de ses concitoyens, qui ne cherche point l'eclat, n'en est pas moins grand homme pour n'etre pas connu ; cependant l'exemple qu'il doit à son siecle et à la posterité periroit avec luy s'il ne laissoit des monumens de sa gloire. ~~Si le nom et les actions d'Hercule avoient été ensevelis dans l'oubli, tant de heros qui l'ont près pour modele n'auroient peut etre été que des vils fardeaux de la terre qu'il ont purgée de brigands.~~ Ne faisons point un crime aux heros du desir qu'ils ont de transmettre leurs noms à la posterité, la memoire de leurs exploits est souvent plus utile à leurs neveux que leurs triomphes ne l'ont été à leurs contemporains. La victoire qu'enveloppent les tenebres est perdue même pour celui qui la remporte. Quelqu'impie que soit le blasphême d'Ajax lorsqu'il provoque les Dieux à combattre contre luy, pourvû qu'ils chassent la nuit qui le couvre, il n'en est pas moins fondé sur un sentiment noble que la nature luy arrache : la vanité ne consiste que dans l'estime, qu'on fait d'une chose frivole et inutile ; dompter les ennemis de sa patrie et mettre au grand jour les moyens dont on s'est servi pour y reussir, c'est tracer à la posterité des leçons qu'elle est en droit d'exiger ; et qu'elle voye plus sure que celle des belles lettres ! Achile seroit peut être inconnû sans Homere, et Cÿrus ne doit pas moins à la plume de Xenophon qu'à la bataille de Simbrée (?).

Mais si les heros sont interessés à proteger des arts qui transmettent leurs noms aux siècles à venir, quel avantage n'en retireroient-ils pas si en les cultivant ils pouvoient parvenir à devenir eux mêmes leurs poètes et leurs historiens. L'historien le plus exact fait souvent oublier à ses lecteurs les heros dont il parle, pour se faire admirer lui même, tandis qu'en lisant les commentaires de Cezar on perd toujours de vuë l'auteur pour ne suivre que le heros. Si sans art et sans etude nous trouvons quelque fois en nous assez d'eloquence pour exprimer les passions qui nous agitent, avec quelle force ne peindrons nous point des faits qui peuvent eterniser nôtre memoire quand nous sçaurons nous servir des secours de l'art et du genie.

Ouy, Messieurs, quelque penetré que je sois de la foiblesse de mes talens, instruit par votre exemple ; animé par la grandeur des sujets que m'offre vôtre protecteur et votre pere, je sens que je pourrai un jour marcher sur vos traces et rendre plus dignement à l'academie les sentimens dont je suis penetré.

Transcription effectuée par M. le professeur Ferenc Tóth, associé correspondant étranger de l'Académie (Décembre 2023)